

Júlia Szilágyi

L'ignorance de l'histoire est encore de l'histoire

Regarder ailleurs. Ne par voir cette horde stigmatisée, ces 16000 clujiens en procession vers le ghetto. Ne pas croire que la masse humaine que déverseront quelque part les wagons à bestiaux est constituée d'individus, et que dans le système vers lequel on les transporte, ce qui les attend, ce sont des ordres laconiques, *schnell, schnell*, des baraques, des lits superposés, des pyjamas rayés, des douches, des chambres à gaz, des crématoires. Ceux qu'on envoyait là-bas ne savaient pas vers où les menait ce voyage qu'ils entreprenaient avec tant d'obéissance, et pourtant, Radnóti l'avait écrit : *Marche donc, condamné à mort*. Ceux qui les envoyaient là-bas ne savaient pas ce qu'ils faisaient, ils savaient juste qu'il y avait eu un ordre, l'ordre est venu, il fallait l'exécuter. Ceux qui ont emménagé dans les appartements restés vides ne savaient pas à qui était le lit dans lequel ils dormaient, la table à laquelle ils étaient assis, les vêtements avec lesquels ils habillaient leurs enfants. Où est passé cette famille ? Que sont les soldats devenus ? Où sont passés les civils ?

Personne n'en sait rien.

Sur ces photographies, des générations entières deviennent visibles, méditatives ou souriantes, parents, grands-parents, enfants, petits enfants, des vieillards aux jeunes couples et aux nourrissons, la famille réunie célèbre la naissance, le mariage – son futur ; elle s'accroche, pleine d'espoir, à ses traditions et à son passé, et tous bombent la poitrine dans leur meilleur costume. Le lendemain, ce serait à nouveau la routine hebdomadaire, qu'on ne voit pas sur les photos, parce que la réunion prend fin, chacun repart sur les sentiers battus, dans son atelier, son bureau, son cabinet, tant que les lois lui permettent de poursuivre cette routine quotidienne. Entre temps, la radio – qui n'est pas encore confisquée – distille des nouvelles incroyables qui menacent cette jolie dame qu'on voit ici, ce vieux monsieur à kippa, ce gamin ahuri. Tout cela, c'est la vie de qui ? La mort de qui ?

Personne n'en sait rien.

L'histoire que raconte cette galerie de portraits est de l'histoire privée. Ces visages nous parlent de la classe moyenne juive de Transylvanie, de la première décennie du XXe siècle jusqu'en 1944. Les photographies témoignent d'un bien-être consolidé. D'une conscience bourgeoise, de la certitude des personnes et des familles représentées qu'en dépit de tant de signes troublants, elles vivent dans une société stable. Dans un état de droit. Mais voilà qu'entre temps apparaissent des lois qui rendent le vol et l'assassinat légaux. Ce qui peut arriver finit par arriver. C'est là ce que certains appellent l'histoire.

Disposant de l'omniscience hautaine de la postérité, nous pouvons nous permettre de dire que ce sentiment de sécurité visible sur les photographies était trompeur. Bien peu ont vu le tour désastreux que prenaient les temps. Mais ce qu'on voit à présent sur ces photographies, ce sont des instants choisis de la période qu'on allait a posteriori nommer la belle époque d'avant guerre.

La photo est un instant arrêté – écrit Susan Sontag. Un temps fait prisonnier, qui ne peut plus bouger, reste sur place. Elle pérennise le transitoire, fait croire à l'instant qu'il est éternel.

Point commun à toutes ces photos : la volonté de représentation – une tendance caractéristique de la bourgeoisie. Succès et harmonie – ou du moins leur apparence. Et ce succès, cette harmonie, cette apparence de bonheur doit être montrée, devenir un héritage et une leçon pour les générations à venir : Vous voyez où peut mener l'intelligence et le zèle ? Ne ménagez pas vos efforts ! En-dehors de ce message, on voit aussi les différences, la trace des destinées individuelles, sur les visages et dans ce que l'attitude des personnes laisse transparaître de leurs relations. Le photographe dispose les personnages en fonction de conventions, mais chaque personne photographiée interprète cet instant avec sincérité, vérité, spontanéité. Car les personnages de ce roman photo muet ont des styles de vie et de pensée bien différents ! On peut distinguer des époques, non seulement d'après la succession des modes propres à chaque décennie, d'après la coupe des vêtements, les coiffures, d'après l'attitude corporelle féminine et masculine prescrite/reçue comme décente, mais aussi d'après la situation et le mode de vie du juif et de la juive, comme personne, comme membre de la société, comme sujet d'une vie règlementée par des traditions et comme homme moderne, changeant au cours du temps et s'adaptant aux caractéristiques du lieu. La

photographie est un témoignage. Sur la photographie, la vie privée devient document historique. La photographie est la trace de l'individu dans le monde : sa trace visible. C'est cette double fonction qui détermine la valeur qu'ont ces 150 photos pour nous, leur postérité, héritiers, survivant et étrangers. Badauds scrutant la vie de ceux qui sont morts depuis longtemps, avec ou sans sentiment de culpabilité. Avec compassion ou indifférence. Ces vies nous interpellent. Les photos survivent presque toujours à ceux qu'elles représentent, et c'est même leur mission, la supériorité de la matière morte sur le vivant et le mortel, la supériorité de l'objet sur l'homme. S'y ajoute cependant un ingrédient supplémentaire, essentiel : les circonstances dans lesquelles les modèles de ces images sont morts. La connaissance de l'histoire n'est ni fierté, ni honte, mais responsabilité. Voilà pourquoi il est difficile de l'assumer. Là où existe un sentiment de responsabilité, le sommeil de la conscience morale est court. Le temps la réveille. Reste juste à espérer que le réveil ne soit pas tardif.